

michel houellebecq

plateforme

flammarion

Plateforme

Michel Houellebecq

Plateforme

Flammarion

© Michel Houellebecq et Flammarion
pour la présente édition, 2021.
ISBN : 978-2-0802-6749-8

PREMIÈRE PARTIE

tropic thaï

1

Mon père est mort il y a un an. Je ne crois pas à cette théorie selon laquelle on devient *réellement adulte* à la mort de ses parents ; on ne devient jamais *réellement adulte*.

Devant le cercueil du vieillard, des pensées déplaisantes me sont venues. Il avait profité de la vie, le vieux salaud ; il s'était démerdé comme un chef. « T'as eu des gosses, mon con... me dis-je avec entrain ; t'as fourré ta grosse bite dans la chatte à ma mère. » Enfin j'étais un peu tendu, c'est certain ; ce n'est pas tous les jours qu'on a des morts dans sa famille. J'avais refusé de voir le cadavre. J'ai quarante ans, j'ai déjà eu l'occasion de voir des cadavres ; maintenant, je préfère éviter. C'est ce qui m'a toujours retenu d'acheter un animal domestique.

Je ne me suis pas marié, non plus. J'en ai eu l'occasion, plusieurs fois ; mais à chaque fois j'ai décliné. Pourtant, j'aime bien les femmes. C'est un peu un regret, dans ma vie, le célibat. C'est surtout gênant pour les vacances. Les gens se méfient des hommes seuls en vacances, à partir

d'un certain âge : ils supposent chez eux beaucoup d'égoïsme et sans doute un peu de vice ; je ne peux pas leur donner tort.

Après l'enterrement, je suis rentré à la maison où mon père avait vécu ses dernières années. Le corps avait été découvert une semaine auparavant. Déjà, près des meubles et dans le coin des pièces, un peu de poussière s'était accumulée ; dans l'embrasure d'une fenêtre, j'aperçus une toile d'araignée. Le temps, donc, l'entropie et toutes ces choses prenaient doucement possession de l'endroit. Le congélateur était vide. Dans les placards de la cuisine il y avait surtout des sachets-repas individuels Weight Watchers, des boîtes de protéines aromatisées, des barres énergétiques. J'ai déambulé dans les pièces du rez-de-chaussée en grignotant un sablé au magnésium. Dans la chaufferie, j'ai fait un peu de vélo d'appartement. À soixante-dix ans passés, mon père jouissait d'une condition physique bien supérieure à la mienne. Il faisait une heure de gymnastique intensive tous les jours, des longueurs de piscine deux fois par semaine. Le week-end il jouait au tennis, pratiquait le vélo avec des gens de son âge ; j'en avais rencontré quelques-uns au funérarium. « Il nous entraînait tous !... s'était exclamé un gynécologue. Il avait dix ans de plus que nous, et sur une côte de deux kilomètres il nous mettait encore une minute dans la vue. » Père, père, me dis-je, que ta vanité était grande. Dans l'angle gauche de mon champ de vision je distinguais un banc de musculation, des haltères. Je visualisai rapidement un crétin en short – au visage ridé, mais par

ailleurs très similaire au mien – gonflant ses pectoraux avec une énergie sans espoir. Père, me dis-je, père, tu as bâti ta maison sur du sable. Je pédalais toujours mais je commençais à m’essouffler, j’avais légèrement mal aux cuisses ; je n’étais pourtant qu’au niveau un. Repensant à la cérémonie, j’étais conscient d’avoir produit une excellente impression générale. Je suis toujours rasé de près, mes épaules sont étroites ; ayant développé un début de calvitie vers la trentaine, j’ai décidé de me couper les cheveux très court. Je porte généralement des costumes gris, des cravates discrètes, et je n’ai pas l’air très gai. Avec mes cheveux ras, mes lunettes fines et mon visage renfrogné, baissant légèrement la tête pour écouter un mix de chants funéraires chrétiens, je me sentais très à l’aise dans la situation – beaucoup plus à l’aise que dans un mariage, par exemple. Les enterrements, décidément, c’était mon truc. Je m’arrêtai de pédaler, toussai légèrement. La nuit descendait sur les prairies environnantes. Près de la structure de béton dans laquelle s’encastrait la chaudière, on distinguait une tache brunâtre imparfaitement nettoyée. C’est là qu’on avait retrouvé mon père, le crâne brisé, vêtu d’un short et d’un sweat-shirt « *I love New York* ». La mort remontait à trois jours, selon le médecin légiste. On aurait pu à l’extrême rigueur conclure à un accident, il aurait pu glisser sur une flaque d’huile ou je ne sais quoi. Cela dit, le sol de la pièce était parfaitement sec ; et le crâne était fendu à plusieurs endroits, un peu de cerveau s’était même répandu sur le sol ; on avait, plus vraisemblablement, affaire à un meurtre. Le capitaine

Chaumont, de la gendarmerie de Cherbourg, devait passer me voir dans la soirée.

De retour dans le salon j'allumai le téléviseur, un Sony 16/9^e à écran de 82 cm, son *surround* et lecteur de DVD intégré. Sur TF1 il y avait un épisode de *Xena la Guerrière*, un de mes feuilletons préférés ; deux femmes très musclées vêtues de brassières métalliques et de minijupes en peau se défiaient de leurs sabres. « Ton règne n'a que trop duré, Tagrathâ ! s'exclamait la blonde ; je suis Xena, la guerrière des Plaines de l'Ouest ! » On frappa à la porte ; je baissai le son.

Dehors, la nuit était tombée. Le vent secouait doucement les branches dégouttantes de pluie. Une fille d'environ vingt-cinq ans, de type nord-africain, se tenait dans l'entrée. « Je m'appelle Aïcha, dit-elle. Je faisais le ménage chez monsieur Renault deux fois par semaine. Je suis venue récupérer mes affaires.

— Eh bien... dis-je, eh bien... » Je fis un geste qui voulait être accueillant, une espèce de geste. Elle entra, jeta un regard rapide sur l'écran de télévision : les deux guerrières luttaient maintenant au corps à corps, à proximité immédiate d'un volcan ; je suppose que le spectacle a son côté excitant, pour certaines lesbiennes. « Je veux pas vous déranger, dit Aïcha, j'en ai pour cinq minutes.

— Vous ne me dérangez pas, dis-je ; rien ne me dérange, en fait. » Elle secoua la tête comme si elle comprenait, ses yeux s'attardèrent un instant sur mon

visage ; elle devait sans doute évaluer la ressemblance physique avec mon père, peut-être en inférer un degré de ressemblance morale. Après quelques secondes d'examen elle se retourna, gravit l'escalier qui menait aux chambres. « Prenez votre temps, fis-je d'une voix étouffée, prenez tout votre temps... » Elle ne répondit rien, n'interrompit pas son ascension ; probablement est-ce qu'elle n'avait même pas entendu. Je me rassis sur le canapé, épuisé par la confrontation. J'aurais dû lui proposer d'enlever son manteau ; c'est ce qu'on propose aux gens, normalement, d'enlever leur manteau. Je pris alors conscience qu'il faisait horriblement froid dans la pièce – un froid humide et pénétrant, un froid de caveau. Je ne savais pas allumer la chaudière, je n'avais pas envie d'essayer, maintenant mon père était mort et j'aurais dû m'en aller tout de suite. Je passai sur FR3 juste à temps pour suivre la dernière manche de *Questions pour un champion*. Au moment où Nadège, du Val-Fourré, annonçait à Julien Lepers qu'elle remettait son titre en jeu pour la troisième reprise, Aïcha apparut dans l'escalier, un léger sac de voyage à l'épaule. J'éteignis la télévision, marchai rapidement vers elle. « J'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour Julien Lepers, lui dis-je. Même s'il ne connaît pas spécifiquement la ville ou le village dont le candidat est originaire il parvient toujours à prononcer un mot sur le département, la mini-région ; il possède une connaissance au moins approximative de son climat, de ses beautés naturelles. Et, surtout, il connaît la vie : les candidats sont pour lui des êtres humains, il sait leurs difficultés et il sait leurs joies. Rien de ce qui constitue

la réalité humaine des candidats ne lui est tout à fait étranger ni hostile. Quel que soit le candidat il parvient à le faire parler de son métier, de sa famille, de ses passions – enfin de tout ce qui, à ses yeux, peut constituer une vie. Assez souvent les candidats participent à une fanfare, une chorale ; ils s'investissent dans l'organisation d'une fête locale, ou se dévouent à une cause humanitaire. Leurs enfants, fréquemment, sont dans la salle. On retire en général de l'émission l'impression que les gens sont heureux, et soi-même on se sent plus heureux et meilleur. Vous ne trouvez pas ? »

Elle me regarda sans sourire ; ses cheveux étaient ramassés en chignon, son visage peu maquillé, ses vêtements plutôt sobres ; une fille sérieuse. Elle hésita quelques secondes avant de dire d'une voix basse, que la timidité enrouait un peu : « J'aimais bien votre père. » Je ne trouvai rien à lui répondre ; ça me paraissait bizarre, mais après tout possible. Le vieil homme devait avoir des histoires à raconter : il avait voyagé en Colombie, au Kenya, ou je ne sais où ; il avait eu l'occasion d'observer des rhinocéros à la jumelle. Chaque fois qu'on se voyait il se bornait à ironiser sur mon statut de fonctionnaire, sur la sécurité qui en découlait. « T'as trouvé la bonne planque... » répétait-il sans dissimuler son mépris ; c'est toujours un peu difficile, dans les familles. « Je fais des études d'infirmière, poursuivit Aïcha, mais comme je suis partie de chez mes parents je suis obligée de faire des ménages. » Je me creusai la tête pour trouver une réponse appropriée : aurais-je dû l'interroger sur le niveau des

loyers à Cherbourg ? J'optai finalement pour un « Eh oui... » dans lequel je tentai de faire passer une certaine compréhension de la vie. Cela parut lui suffire, elle se dirigea vers la porte. Je collai mon visage à la vitre pour observer sa Volkswagen Polo qui faisait demi-tour dans le chemin boueux. Sur FR3 il y avait un téléfilm rural qui devait se dérouler au XIX^e siècle, avec Tchéky Karyo dans le rôle d'un ouvrier agricole. Entre deux leçons de piano, la fille du propriétaire – lui-même interprété par Jean-Pierre Marielle – accordait certaines privautés au séduisant campagnard. Leurs étreintes avaient lieu dans une étable ; je sombrai dans le sommeil au moment où Tchéky Karyo arrachait avec énergie sa culotte en organza. La dernière chose dont j'eus conscience, c'est d'un plan de coupe sur un petit groupe de porcs.

Je fus réveillé par la douleur, et par le froid ; j'avais dû m'endormir dans une mauvaise position, mes vertèbres cervicales étaient paralysées. Je toussai violemment en me relevant, mon souffle emplissait de buée l'atmosphère glaciale de la pièce. Étrangement la télévision diffusait *Très pêche*, une émission TF1 ; j'avais donc dû m'éveiller, ou du moins atteindre un niveau de conscience suffisant pour actionner la télécommande ; je n'en conservais aucun souvenir. L'émission de la nuit était consacrée aux silures, poissons géants dépourvus d'écailles, devenus plus fréquents dans les rivières françaises par suite du réchauffement du climat ; ils affectionnaient particulièrement les abords des centrales nucléaires. Le reportage s'attachait à

faire la lumière sur certains mythes : les silures adultes, c'est vrai, atteignaient des tailles de trois à quatre mètres ; on avait même pu signaler, dans la Drôme, des spécimens dépassant les cinq mètres ; tout cela n'avait rien d'in vraisemblable. Il était par contre absolument exclu de voir ces poissons manifester un comportement carnassier, ou s'attaquer aux baigneurs. La suspicion populaire qui entourait les silures semblait en quelque sorte se communiquer à ceux qui se consacraient à leur pêche ; la petite confrérie des pêcheurs de silures était mal acceptée au sein de la famille plus large des pêcheurs. Ils en souffraient, et souhaitaient profiter de l'émission pour redresser cette image négative. Certes, ils ne pouvaient se prévaloir de motifs gastronomiques : la chair du silure était rigoureusement immangeable. Mais il s'agissait d'une très belle pêche, à la fois intelligente et sportive, qui n'était pas sans analogie avec celle du brochet, et qui méritait de faire davantage d'adeptes. Je fis quelques pas dans la pièce sans parvenir à me réchauffer ; je ne supportais pas l'idée de coucher dans le lit de mon père. Finalement je montai chercher des oreillers et des couvertures, m'installai tant bien que mal dans le canapé. J'éteignis juste après le générique du *Silure démystifié*. La nuit était opaque ; le silence également.

Tout parvient à une fin, et la nuit y comprise. Je fus tiré d'une léthargie saurienne par la voix, claire et sonore, du capitaine Chaumont. Il s'excusait, il n'avait pas eu le temps de passer la veille. Je lui proposai un café. Pendant que l'eau chauffait il installa son portable sur la table de la cuisine, brancha l'imprimante. Ainsi, il pourrait me faire relire et signer ma déposition avant de partir ; j'eus un murmure d'approbation. La gendarmerie, trop accaparée par les tâches administratives, souffrait de ne pas avoir suffisamment de temps à consacrer à sa véritable mission : l'enquête ; c'est ce que j'avais pu déduire de différents magazines télévisés. Il approuva cette fois avec chaleur. Voilà un interrogatoire qui partait sur de bonnes bases, dans une atmosphère de confiance réciproque. Windows démarra avec un petit bruit joyeux.

La mort de mon père remontait à la soirée ou la nuit du 14 novembre. Je travaillais ce jour-là ; je travaillais le 15 également. Évidemment j'aurais pu prendre ma voiture, tuer mon père, faire l'aller-retour dans la nuit. Qu'est-ce que je faisais dans la soirée ou la nuit du

14 novembre ? À ma connaissance, rien ; rien de notable. Je n'en gardais en tout cas aucun souvenir ; ça remontait pourtant à moins d'une semaine. Je n'avais ni partenaire sexuelle régulière, ni véritablement d'ami intime ; dans ces conditions, comment se souvenir ? les journées passent, et c'est tout. Je jetai un regard navré sur le capitaine Chaumont ; j'aurais aimé l'aider, ou au moins l'orienter vers une direction de recherches. « Je vais consulter mon agenda... » dis-je. Je n'attendais rien de cette démarche ; curieusement, pourtant, il y avait un numéro de portable à la date du 14, en dessous d'un prénom : « Coralie ». Quelle Coralie ? C'était n'importe quoi, cet agenda.

« J'ai la cervelle comme un tas de merde... fis-je avec un sourire désabusé. Mais je sais pas, j'étais peut-être à un vernissage.

— Un vernissage ? Il attendait patiemment, les doigts à quelques centimètres au-dessus du clavier.

— Oui, je travaille au ministère de la Culture. Je prépare des dossiers pour le financement d'expositions, ou parfois de spectacles.

— Des spectacles ?

— Des spectacles... de danse contemporaine... Je me sentais radicalement désespéré, envahi par la honte.

— En somme, vous travaillez dans l'action culturelle.

— Oui, c'est ça... On peut dire ça comme ça. » Il me fixait avec une sympathie nuancée de sérieux. Il avait conscience de l'existence d'un secteur culturel, une

conscience vague mais réelle. Il devait être amené à rencontrer toutes sortes de gens, dans sa profession ; aucun milieu social ne pouvait lui demeurer complètement étranger. La gendarmerie est un humanisme.

Le reste de l'entretien se déroula à peu près normalement ; j'avais déjà assisté à des téléfilms de société, j'étais préparé à ce type de dialogue. Connaissais-je des ennemis à mon père ? Non, mais pas d'amis non plus, à vrai dire. De toute façon, mon père n'était pas suffisamment *important* pour avoir des ennemis. Qui pouvait profiter de sa mort ? Eh bien, moi. À quand remontait ma dernière visite ? Probablement au mois d'août. Il n'y a jamais grand-chose à faire, au bureau, en août, mais mes collègues sont obligés de partir parce qu'ils ont des enfants. Je reste à Paris, je fais des parties de solitaire sur ordinateur et je prends un week-end prolongé aux alentours du 15 ; voilà le cadre de mes visites à mon père. Au fait, avais-je de bonnes relations avec mon père ? Oui et non. Plutôt non, mais j'allais le voir une ou deux fois par an, c'est déjà pas si mal.

Il hocha la tête. Je sentais que ma déposition touchait à sa fin ; j'aurais aimé en dire plus. Je me sentais pris pour le capitaine Chaumont d'une sympathie irraisonnée, anormale. Déjà, il chargeait son imprimante. « Mon père était très sportif ! » lançai-je avec brusquerie. Il leva vers moi un regard interrogateur. « Je ne sais pas... fis-je en écartant les mains avec désespoir, je voulais juste dire qu'il était très sportif. » Avec un geste de dépit, il lança l'impression.

Après avoir signé ma déposition, je reconduisis le capitaine Chaumont à la porte. J'avais conscience d'être un témoin décevant, lui dis-je. « Tous les témoins sont décevants... » répondit-il. Je méditai quelque temps sur cet aphorisme. Devant nous s'étendait l'ennui illimité des champs. Le capitaine Chaumont remonta dans sa Peugeot 305 ; il me tiendrait au courant de l'avancement de l'enquête. Pour le décès d'un ascendant direct, on dispose dans la fonction publique d'un congé de trois jours. J'aurais donc parfaitement pu rentrer en flânant, acheter des camemberts locaux ; mais je pris tout de suite l'auto-route pour Paris.

Je passai ma dernière journée de congé dans différentes agences de voyages. J'aimais les catalogues de vacances, leur abstraction, leur manière de réduire les lieux du monde à une séquence limitée de bonheurs possibles et de tarifs ; j'appréciais particulièrement le système d'étoiles, pour indiquer l'intensité du bonheur qu'on était en droit d'espérer. Je n'étais pas heureux, mais j'estimais le bonheur, et je continuais à y aspirer. Selon le modèle de Marshall, l'acheteur est un individu rationnel cherchant à maximiser sa satisfaction compte tenu du prix ; le modèle de Veblen, par contre, analyse l'influence du groupe sur le processus d'achat (suivant que l'individu veut s'y identifier, ou au contraire s'y soustraire). Le modèle de Copeland démontre que le processus d'achat est différent suivant la catégorie de produit/service (achat courant, achat réfléchi, achat spécialisé) ; mais le modèle de Baudrillard-Becker estime que consommer, c'est aussi

produire des signes. Au fond, je me sentais plus proche du modèle de Marshall.

De retour à mon travail, j'annonçai à Marie-Jeanne que j'avais besoin de vacances. Marie-Jeanne est ma collègue ; c'est ensemble que nous préparons les dossiers d'expositions, que nous œuvrons pour la culture contemporaine. C'est une femme de trente-cinq ans, aux cheveux blonds et plats, aux yeux d'un bleu très clair ; je ne sais rien de sa vie intime. Sur le plan hiérarchique, elle est dans une position légèrement supérieure à la mienne ; mais c'est un aspect qu'elle préfère éluder, elle s'attache à mettre en avant le travail d'équipe au sein du service. Chaque fois que nous recevons la visite d'une personnalité réellement importante – un délégué de la Direction des arts plastiques, ou un membre du cabinet du ministre – elle insiste sur cette notion d'équipe. « Et voici l'homme le plus important du service ! s'exclame-t-elle en pénétrant dans mon bureau, celui qui jongle avec les bilans comptables et les chiffres... Sans lui, je serais complètement perdue. » Ensuite, elle rit ; les visiteurs importants rient à leur tour, ou du moins ils sourient avec bonheur. Je souris également, dans la mesure de mes moyens. J'essaie de me visualiser en jongleur ; mais en réalité il me suffit de maîtriser les opérations arithmétiques simples. Quoique Marie-Jeanne ne fasse à proprement parler rien, son travail est en réalité le plus complexe : elle doit se tenir au courant des mouvements, des réseaux, des tendances ; ayant assumé une responsabilité culturelle, elle peut se voir en permanence soupçonnée d'immobilisme, voire d'obscurantisme ; c'est un danger dont elle doit

se prémunir, et par là même prémunir l'institution. Aussi reste-t-elle en contact régulier avec des artistes, des galeries, des directeurs de revues pour moi obscures ; ces coups de téléphone la maintiennent dans la joie, car sa passion pour l'art contemporain est réelle. Pour ma part, je n'y suis pas hostile : je ne suis nullement un tenant du *métier*, ni du retour à la tradition en peinture ; je conserve l'attitude de réserve qui sied au gestionnaire comptable. Les questions esthétiques et politiques ne sont pas mon fait ; ce n'est pas à moi qu'il revient d'inventer ni d'adopter de nouvelles attitudes, de nouveaux rapports au monde ; j'y ai renoncé en même temps que mes épaules se voûtaient, que mon visage évoluait vers la tristesse. J'ai assisté à bien des expositions, des vernissages, des performances demeurées mémorables. Ma conclusion, dorénavant, est certaine : l'art ne peut pas changer la vie. En tout cas pas la mienne.

J'avais informé Marie-Jeanne de mon deuil ; elle me reçut avec sympathie, et posa même une main sur mon épaule. Ma demande de congé lui paraissait tout à fait naturelle. « Tu as besoin de faire le point, Michel, estime-t-elle, de te retourner sur toi-même. » J'essayai de visualiser le mouvement proposé, je conclus qu'elle avait sans doute raison. « Cécilia bouclera le prévisionnel à ta place, poursuivit-elle, je lui en parlerai. » À quoi faisait-elle allusion au juste, et qui était cette Cécilia ? Jetant un regard autour de moi j'aperçus un avant-projet d'affiche, et je me souvins. Cécilia était une grosse fille rousse qui mangeait des Cadbury sans arrêt, et qui était dans le service

depuis deux mois : une CDD, voire une TUC, quelqu'un en résumé d'assez négligeable. Et en effet, juste avant le décès de mon père, je travaillais sur le budget prévisionnel de l'exposition « Haut les mains, galopins ! », qui devait être inaugurée en janvier à Bourg-la-Reine. Il s'agissait de photographies de brutalités policières prises au téléobjectif dans les Yvelines ; mais on n'avait pas affaire à un travail documentaire, plutôt à un procès de théâtralisation de l'espace, accompagné de clins d'œil à différentes séries policières mettant en scène le Los Angeles Police Department. L'artiste avait privilégié une approche *fun* plutôt que celle, attendue, de la dénonciation sociale. En résumé un projet intéressant, et pas trop cher ni complexe ; même une abrutie comme Cécilia était capable de finaliser le budget prévisionnel.

En général, en sortant du bureau, j'allais faire un tour dans un peep-show. Ça me coûtait cinquante francs, parfois soixante-dix quand l'éjaculation tardait. Voir des chattes en mouvement, ça me lavait la tête. Les orientations contradictoires de la vidéo d'art contemporaine, l'équilibre entre conservation du patrimoine et soutien à la création vivante... tout cela disparaissait vite, devant la magie facile des chattes en mouvement. Je vidais gentiment mes testicules. À la même heure, de son côté, Cécilia se bourrait de gâteaux au chocolat dans une pâtisserie proche du ministère ; nos motivations étaient à peu près les mêmes.

Rarement, je prenais un salon privé à cinq cents francs ; c'était dans le cas où ma bite allait mal, me paraissait ressembler à un petit appendice exigeant, inutile, qui sentait le fromage ; j'avais besoin alors qu'une fille la prenne dans ses mains, s'extasie même faussement sur la vigueur du membre, la richesse de sa semence. Quoi qu'il en soit, j'étais rentré avant sept heures et demie. Je commençais par *Questions pour un champion*, dont j'avais programmé l'enregistrement sur mon magnéscope ; puis j'enchaînais par les informations nationales. La crise de la vache folle m'intéressait peu, je me nourrissais essentiellement de purée Mousline au fromage. Puis la soirée continuait. Je n'étais pas malheureux, j'avais cent vingt-huit chaînes. Vers deux heures du matin, je me terminais avec des comédies musicales turques.

Quelques journées passèrent ainsi, relativement paisibles, avant que je reçoive un nouveau coup de téléphone du capitaine Chaumont. Les choses avaient beaucoup avancé, ils avaient retrouvé le meurtrier présumé, c'était même plus qu'une présomption, en fait l'homme avait avoué. Ils allaient organiser une reconstitution dans deux jours, souhaitais-je y assister ? Oh oui, dis-je, oui.

Marie-Jeanne me félicita pour cette décision courageuse. Elle parla du travail de deuil, de l'énigme de la filiation ; elle utilisait des paroles socialement acceptables extraites d'un catalogue restreint, mais cela n'avait pas beaucoup d'importance : je sentais qu'elle éprouvait de l'affection pour moi, c'était surprenant, et c'était bien. Les femmes ont de l'affection, quand même, me dis-je en

montant dans le train pour Cherbourg ; jusque dans leur travail elles ont tendance à établir des rapports affectifs, elles se meuvent difficilement dans un univers dépouillé de tout rapport affectif, c'est une atmosphère dans laquelle elles ont du mal à s'épanouir. Elles souffrent de cette faiblesse, les pages « psycho » de *Marie-Claire* le leur rappellent avec constance : il vaudrait mieux qu'elles établissent une séparation claire entre le professionnel et l'affectif ; mais elles n'y parviennent pas, et les pages « témoignage » de *Marie-Claire* l'attestent avec une constance équivalente. À la hauteur de Rouen, je repensai aux éléments de l'affaire. La grande découverte du capitaine Chaumont, c'est qu'Aïcha avait entretenu des « rapports intimes » avec mon père. Avec quelle fréquence, et jusqu'à quel degré ? Il n'en savait rien, et cela s'était avéré inutile à la poursuite de son enquête. Un des frères d'Aïcha avait rapidement avoué qu'il était venu « demander des explications » au vieil homme, que la discussion avait dégénéré, et qu'il l'avait laissé comme mort sur le sol de béton de la chaufferie.

La reconstitution était en principe présidée par le juge d'instruction, un petit homme sec et austère, vêtu d'un pantalon de flanelle et d'un polo sombre, au visage crispé par un perpétuel rictus d'agacement ; mais le capitaine Chaumont s'imposa vite comme le véritable maître de cérémonies. Vif et allègre il accueillait les participants, disait à chacun un mot de bienvenue, le conduisait à sa place : il avait l'air très heureux. C'était sa première affaire de meurtre, et il l'avait résolue en moins d'une semaine ;

de cette histoire sordide et banale, il était le seul véritable héros. Tassée sur une chaise, visiblement accablée, le visage entouré d'un bandeau noir, Aïcha leva à peine les yeux à mon arrivée ; elle détournait ostensiblement le regard de l'endroit où se tenait son frère. Celui-ci, encadré par deux gendarmes, fixait le sol d'un air buté. Il avait tout à fait l'allure d'une petite brute ordinaire ; je n'éprouvais pas la moindre sympathie à son égard. Levant les yeux il croisa mon regard, m'identifia certainement. Il connaissait mon rôle, on avait dû le prévenir : selon ses conceptions brutales j'avais un droit de vengeance, j'étais comptable du sang de mon père. Conscient du rapport qui s'établissait entre nous, je le fixai sans détourner les yeux ; je me laissais lentement envahir par la haine, je respirais plus facilement, c'était un sentiment plaisant et fort. Si j'avais disposé d'une arme, je l'aurais abattu sans hésitation. Tuer cette petite ordure ne m'apparaissait pas seulement comme un acte indifférent mais comme une démarche bienfaisante, positive. Un gendarme traça à la craie des marques sur le sol, et la reconstitution commença. Selon l'accusé, les choses étaient très simples : au cours de la discussion il s'était énervé, avait repoussé mon père avec violence ; celui-ci était tombé en arrière, son crâne s'était fracassé sur le sol ; dans l'affolement, il avait aussitôt pris la fuite.

Naturellement il mentait, et le capitaine Chaumont n'eut aucun mal à l'établir. L'examen du crâne de la victime montrait à l'évidence un acharnement ; il y avait des contusions multiples, probablement dues à une série de

coups de pied. Le visage de mon père avait en outre été frotté sur le sol, pratiquement jusqu'à faire jaillir l'œil de l'orbite. « Je sais plus... dit l'accusé, j'ai eu la rage. » En observant ses bras nerveux, son visage étroit et mauvais, on n'avait aucun mal à le croire : il avait agi sans préméditation, probablement excité par le choc du crâne sur le sol et la vue du premier sang. Son système de défense était clair et crédible, il s'en tirerait très bien devant le tribunal : quelques années avec sursis, pas plus. Le capitaine Chaumont, satisfait du déroulement de l'après-midi, s'apprêtait à conclure. Je me levai de ma chaise, marchai vers une baie vitrée. Le soir tombait : quelques moutons terminaient leur journée. Eux aussi étaient stupides, peut-être encore plus que le frère d'Aïcha ; mais aucune réaction violente n'était programmée dans leurs gènes. Au dernier soir de leur vie ils bêleraient d'effolement, leur rythme cardiaque s'accélélerait, leurs pattes s'agitieraient avec désespoir ; puis le coup de pistolet aurait lieu, leur vie s'échapperait, leur corps se transformerait en viande. Nous nous quittâmes sur quelques poignées de main ; le capitaine Chaumont me remercia de ma présence.

Je revis Aïcha le lendemain ; sur le conseil de l'agent immobilier, j'avais décidé de faire nettoyer la maison à fond avant les premières visites. Je lui remis les clefs, puis elle me raccompagna à la gare de Cherbourg. L'hiver prenait possession du bocage, des masses de brume s'accumulaient au-dessus des haies. Entre nous, ce n'était pas facile. Elle avait connu les organes sexuels de mon père,

ce qui tendait à créer une intimité un peu déplacée. Tout cela était globalement surprenant : elle avait l'air d'une fille sérieuse, et mon père n'avait rien d'un séducteur. Il devait quand même posséder certains traits, certaines caractéristiques attachantes que je n'avais pas su voir ; j'avais même du mal, en réalité, à me souvenir des traits de son visage. Les hommes vivent les uns à côté des autres comme des bœufs ; c'est tout juste s'ils parviennent, de temps en temps, à partager une bouteille d'alcool.

La Volkswagen d'Aïcha s'arrêta sur la place de la Gare ; j'avais conscience qu'il serait mieux de prononcer quelques paroles avant la séparation. « Eh bien... » dis-je. Au bout de quelques secondes, elle s'adressa à moi d'une voix sourde : « Je vais quitter la région. J'ai un ami qui peut me trouver une place de serveuse à Paris ; je continuerai mes études là-bas. De toute façon, ma famille me considère comme une pute. » J'émis un murmure de compréhension. « À Paris, il y a plus de monde... » hasardai-je finalement avec douleur ; j'avais beau y réfléchir, c'était tout ce que je trouvais à dire sur Paris. L'extrême pauvreté de la réplique ne parut pas la décourager. « Je n'ai rien à attendre de ma famille, poursuivit-elle avec une colère rentrée. Non seulement ils sont pauvres, mais en plus ils sont cons. Il y a deux ans, mon père a fait le pèlerinage de La Mecque ; depuis, il n'y a plus rien à en tirer. Mes frères, c'est encore pire : ils s'entretiennent mutuellement dans leur connerie, ils se bourrent la gueule au pastis tout en se prétendant les dépositaires de la vraie foi, et ils se permettent de me traiter de salope parce que

j'ai envie de travailler plutôt que d'épouser un connard dans leur genre.

— C'est vrai, dans l'ensemble, les musulmans c'est pas terrible... » émis-je avec embarras. Je pris mon sac de voyage, ouvris la portière. « Je pense que vous vous en sortirez... » marmonnai-je sans conviction. J'eus à ce moment une espèce de vision sur les flux migratoires comme des vaisseaux sanguins qui traversaient l'Europe ; les musulmans apparaissaient comme des caillots qui se résorbaient lentement. Aïcha me regardait, dubitative. Le froid s'engouffrait dans la voiture. Intellectuellement, je parvenais à éprouver une certaine attraction pour le vagin des musulmanes. De manière un peu forcée, je souris. Elle sourit à son tour, avec plus de franchise. Je lui serrai longuement la main, j'éprouvai la chaleur de ses doigts, je continuai jusqu'à sentir le sang qui battait doucement au creux du poignet. À quelques mètres de la voiture, je me retournai pour lui faire un petit signe. Quand même, il y avait eu une rencontre ; quand même, à la fin, quelque chose s'était produit.

En m'installant dans le wagon Corail, je me dis que j'aurais dû lui donner de l'argent. Encore que non, ça aurait probablement été mal interprété. C'est à ce moment, étrangement, que je pris pour la première fois conscience que j'allais devenir un homme riche ; enfin, relativement riche. Le virement des comptes de mon père avait déjà eu lieu. Pour le reste j'avais confié la vente de la voiture à un garagiste, celle de la maison à un agent immobilier ; tout s'était arrangé de la manière la plus

simple. La valeur de ces biens était fixée par la loi du marché. Il y avait bien sûr une marge de négociation : 10 % de part et d'autre, pas plus. Le taux d'imposition, non plus, n'était pas un mystère : il suffisait de consulter les petites brochures, très bien faites, remises par la Direction des impôts.

Sans doute mon père avait-il, à plusieurs reprises, envisagé de me déshériter ; finalement, il avait dû y renoncer ; il avait dû se dire que c'était trop de complications, trop de démarches pour un résultat incertain (car ce n'est pas facile de déshériter ses enfants, la loi ne vous offre que des possibilités restreintes : non seulement les petits salauds vous pourrissent la vie, mais ils profitent ensuite de tout ce que vous avez pu accumuler, au prix des pires efforts). Il avait dû se dire surtout que ça n'avait aucun intérêt – parce que, ce qui pouvait arriver après sa mort, qu'est-ce qu'il en avait à foutre ? Voilà comment il avait raisonné, à mon avis. Toujours est-il que le vieux con était mort, et que j'allais revendre la maison où il avait passé ses dernières années ; j'allais également revendre le Toyota *Land Cruiser* qui lui servait à ramener des packs d'Évian du Casino Géant de Cherbourg. Moi qui vis près du Jardin des Plantes, qu'aurais-je fait d'un Toyota *Land Cruiser* ? J'aurais pu ramener des raviolis à la ricotta du marché Mouffetard, et c'est à peu près tout. Lorsqu'il s'agit d'un héritage en ligne directe, les droits de succession ne sont pas très élevés – même si les liens d'affection n'étaient, eux non plus, pas très forts. Impôts déduits, je pouvais ramasser dans les trois millions de francs. Ça

représentait à peu près quinze fois mon salaire annuel. Ça représentait également ce qu'un ouvrier non qualifié pouvait espérer gagner, en Europe occidentale, au cours d'une vie de labeur ; ce n'était pas si mal. On pouvait commencer à s'en sortir ; on pouvait essayer.

Dans quelques semaines, certainement, je recevrais une lettre de la banque. Le train approchait de Bayeux, je pouvais déjà imaginer le déroulement de la conversation. Le professionnel de mon agence aurait constaté un solde positif important sur mon compte, il souhaiterait s'en entretenir avec moi – qui n'a pas besoin, à un moment ou un autre de sa vie, d'un *partenaire placements* ? Un peu méfiant, je désirerais m'orienter vers des options sûres ; il accueillerait cette réaction – si fréquente – avec un léger sourire. La plupart des investisseurs novices, il le savait bien, privilégient la sécurité par rapport au rendement ; ils s'en amusaient souvent, entre collègues. Je ne devais pas me méprendre sur ses termes : en matière de gestion du patrimoine, certaines personnes âgées se comportent comme de parfaits novices. Pour sa part, il tenterait d'attirer mon attention sur un scénario légèrement différent – tout en me laissant, bien entendu, le temps de la réflexion. Pourquoi ne pas investir, effectivement, les deux tiers de mon avoir dans un placement sans surprises, mais à revenu faible ? Et pourquoi ne pas consacrer le dernier tiers à un investissement un peu plus aventureux, mais aux possibilités de valorisation réelles ? Après quelques jours de réflexion, je le savais, je me rendrais à ses arguments. Il se sentirait conforté par mon adhésion, préparerait les documents avec un pétilllement d'enthousiasme –

et notre poignée de main, au moment de la séparation, serait ouvertement chaleureuse.

Je vivais dans un pays marqué par un socialisme apaisé, où la possession des biens matériels était garantie par une législation stricte, où le système bancaire était entouré de garanties étatiques puissantes. Sauf à me risquer hors des limites de la légalité je ne risquais ni malversation, ni faillite frauduleuse. En somme, je n'avais plus trop de soucis à me faire. Je n'en avais d'ailleurs jamais réellement eu : après des études sérieuses sans être éblouissantes, je m'étais rapidement orienté vers le secteur public. C'était vers le milieu des années quatre-vingt, dans les débuts de la modernisation du socialisme, à l'époque où l'illustre Jack Lang répandait faste et gloire sur les institutions culturelles d'État ; mon salaire à l'embauche était tout à fait correct. Et puis j'avais vieilli, assistant sans trouble aux changements politiques successifs. J'étais courtois, correct, apprécié par mes supérieurs et mes collègues ; de tempérament peu chaleureux, j'avais cependant échoué à me faire de véritables amis. Le soir tombait rapidement sur la région de Lisieux. Pourquoi n'avais-je jamais, dans mon travail, manifesté une passion comparable à celle de Marie-Jeanne ? Pourquoi n'avais-je jamais, plus généralement, manifesté de véritable passion dans ma vie ?

Quelques semaines passèrent encore, sans m'apporter de réponse ; puis, au matin du 23 décembre, je pris un taxi pour Roissy.

Et maintenant j'étais là, seul comme un connard, à quelques mètres du guichet Nouvelles Frontières. C'était un samedi matin pendant la période des fêtes, Roissy était bondé, comme d'habitude. Dès qu'ils ont quelques jours de liberté les habitants d'Europe occidentale se précipitent à l'autre bout du monde, ils traversent la moitié du monde en avion, ils se comportent littéralement comme des évadés de prison. Je ne les en blâme pas ; je me prépare à agir de la même manière.

Mes rêves sont médiocres. Comme tous les habitants d'Europe occidentale, je souhaite *voyager*. Enfin il y a les difficultés, la barrière de la langue, la mauvaise organisation des transports en commun, les risques de vol ou d'arnaque : pour dire les choses plus crûment, ce que je souhaite au fond, c'est pratiquer le *tourisme*. On a les rêves qu'on peut ; et mon rêve à moi c'est d'enchaîner à l'infini les « Circuits passion », les « Séjours couleur » et les « Plaisirs à la carte » – pour reprendre les thèmes des trois catalogues Nouvelles Frontières.

J'ai tout de suite décidé de faire un circuit, mais j'ai pas mal hésité entre « Rhum et Salsa » (réf. CUB CO 033, 16 jours/14 nuits, 11250 F en chambre double, supplément chambre individuelle : 1350 F) et « Tropic Thaï » (réf. THA CA 006, 15 jours/13 nuits, 9950 F en chambre double, supplément chambre individuelle : 1175 F). En fait, j'étais plus attiré par la Thaïlande ; mais l'avantage de Cuba c'est que c'est un des derniers pays communistes, probablement pour pas longtemps, il y a un côté régime en voie de disparition, une espèce d'exotisme politique, bref. Finalement, j'ai pris la Thaïlande. Il faut reconnaître que le texte de présentation de la brochure était habile, propre à séduire les âmes moyennes :

« Un circuit organisé, avec un zeste d'aventure, qui vous mènera des bambous de la rivière Kwai à l'île de Koh Samui, pour terminer à Koh Phi Phi, au large de Phuket, après une magnifique traversée de l'isthme de Kra. Un voyage "cool" sous les Tropiques. »

À 8 heures 30 tapantes, Jacques Maillot claque la porte de sa maison du boulevard Blanqui, dans le 13^e arrondissement, enfourche son scooter et entame une traversée de la capitale d'est en ouest. Direction : le siège de Nouvelles Frontières, boulevard de Grenelle. Un jour sur deux, il s'arrête dans trois ou quatre de ses agences : « J'apporte les derniers catalogues, je ramasse le courrier et je prends la température », explique ce patron monté sur ressorts, toujours affublé d'une invraisemblable cravate bariolée.

De quoi redonner un coup de fouet aux vendeurs : « Les jours suivants, ces agences-là dopent leur chiffre d'affaires... » explique-t-il avec un sourire. Visiblement sous le charme, la journaliste de *Capital* s'étonne un peu plus loin : qui aurait pu prédire en 1967 que la petite association fondée par une poignée d'étudiants contestataires prendrait un tel envol ? Certainement pas les milliers de manifestants qui défilaient en mai 1968 devant la première agence Nouvelles Frontières, place Denfert-Rochereau, à Paris. « On était pile au bon endroit, face aux caméras de télévision... » se souvient Jacques Maillot, ancien boy-scout et catho de gauche passé par l'UNEF. Ce fut le premier coup de pub de l'entreprise, au nom inspiré des discours de John Kennedy sur les *nouvelles frontières* de l'Amérique.

Libéral ardent, Jacques Maillot s'était battu avec succès contre le monopole d'Air France, pour la démocratisation des transports aériens. L'odyssée de son entreprise, devenue en un peu plus de trente ans le premier voyageur français, fascinait les magazines économiques. Comme la FNAC, comme le Club Med, Nouvelles Frontières – née avec la civilisation des loisirs – pouvait symboliser une nouvelle face du capitalisme moderne. En l'an 2000, pour la première fois, l'industrie touristique était devenue, en chiffre d'affaires, la première activité économique mondiale. Même s'il n'exigeait qu'une condition physique moyenne, *Tropic Thai* s'inscrivait dans le cadre des « circuits aventure » : catégories d'hébergement variables

(simple, standard, première catégorie) ; nombre des participants limité à vingt afin d'assurer une meilleure cohésion du groupe. J'ai vu s'approcher deux Blacks très mignonnes, avec des sacs à dos, je me suis pris à espérer qu'elles avaient choisi le même circuit ; puis j'ai baissé le regard, je suis allé retirer mes documents de voyage. Le vol durait un peu plus de onze heures.

Prendre l'avion aujourd'hui, quelle que soit la compagnie, quelle que soit la destination, équivaut à être traité comme une merde pendant toute la durée du vol. Recroquevillé dans un espace insuffisant et même ridicule, dont il sera impossible de se lever sans déranger l'ensemble de ses voisins de rangée, on est d'emblée accueilli par une série d'interdictions énoncées par des hôteses arborant un sourire faux. Une fois à bord, leur premier geste est de s'emparer de vos affaires personnelles afin de les enfermer dans les coffres à bagages – auxquels vous n'aurez plus jamais accès, sous aucun prétexte, jusqu'à l'atterrissage. Pendant toute la durée du voyage, elles s'ingénient ensuite à multiplier les brimades, tout en vous rendant impossible tout déplacement, et plus généralement toute action, hormis celles appartenant à un catalogue restreint : dégustation de sodas, vidéos américaines, achat de produits *duty-free*. La sensation constante de danger, alimentée par des images mentales de crashes aériens, l'immobilité forcée dans un espace limité provoquent un stress si violent qu'on a parfois observé des décès de passagers par crise cardiaque sur certains vols long-courriers.

Ce stress, l'équipage s'ingénie à le porter à son plus haut niveau en vous interdisant de le combattre par les moyens usuels. Privé de cigarettes et de lecture, on est également, de plus en plus souvent, privé d'alcool. Dieu merci, les salopes ne pratiquent pas encore la *fouille au corps* ; passer expérimenté, j'avais donc pu me munir d'un petit nécessaire de survie : quelques Nicopatch 21 mg, une plaquette de somnifères, une fiasque de Southern Comfort. Je sombrai dans un sommeil pâteux au moment où nous survolions l'ex-Allemagne de l'Est.

Je fus réveillé par un poids sur mon épaule, et par un souffle tiède. Je redressai mon voisin de gauche sur son siège, sans ménagements excessifs : il émit un grognement doux, mais n'ouvrit pas les yeux. C'était un grand type d'une trentaine d'années, avec des cheveux châtain clair coupés au bol ; il n'avait pas l'air très antipathique, ni très malin. Il était même assez attendrissant, enveloppé dans la couverture bleu tendre fournie par la compagnie, ses grosses mains de travailleur manuel posées sur ses genoux. Je ramassai le livre de poche tombé à ses pieds : un best-seller anglo-saxon merdique d'un certain Frederick Forsyth. J'avais déjà lu un ouvrage de cet imbécile, rempli d'homages appuyés à Margaret Thatcher et d'évocations grand-guignolesques de l'URSS comme *empire du Mal*. Je me suis demandé comment il s'en était sorti après la chute du mur de Berlin. J'ai feuilleté son nouvel opus : apparemment, le rôle des méchants était cette fois tenu par les *rouges-bruns*, et autres nationalistes serbes ; voilà un homme qui se tenait au courant de l'actualité. Quant à son

héros favori, l'ennuyeux Jason Monk, il reprenait du service à la CIA, alliée pour la circonstance à la mafia tchéchène. Eh bien ! me dis-je en reposant l'ouvrage sur les genoux de mon voisin, elle est belle, la moralité des auteurs de best-sellers anglo-saxons ! La page était marquée par une feuille pliée en trois dans laquelle je reconnus la convocation Nouvelles Frontières : je venais donc de faire la connaissance de mon premier compagnon de voyage. Un brave garçon, j'en avais la certitude, certainement beaucoup moins égocentrique et névrosé que moi-même. Je jetai un œil sur l'écran vidéo qui retraçait le déroulement du vol : nous avions probablement dépassé la Tchétchénie, pour autant que nous l'ayons survolée ; la température extérieure était de - 53 °C, l'altitude de 10143 mètres, l'heure locale de 00 : 27. Une carte vint remplacer ces indications : nous abordions le survol de l'Afghanistan. Par le hublot, on ne distinguait évidemment qu'un noir total. De toute façon les talibans devaient être couchés, et mariner dans leur crasse. « Bonne nuit, les talibans, bonne nuit... Faites de beaux rêves... » murmurai-je avant d'avaler un deuxième somnifère.

L'avion atterrit vers cinq heures du matin à l'aéroport de Don Muang. Je me réveillai avec difficulté. Mon voisin de gauche était déjà levé, et piaffait dans la file d'attente pour sortir de l'appareil. Je le perdis rapidement de vue dans le couloir qui menait au hall d'arrivée. J'avais les jambes en coton, la bouche pâteuse ; mes oreilles étaient emplies d'un violent bourdonnement.

Sitôt les portes automatiques franchies, la chaleur m'enveloppa comme une bouche. Il faisait au moins 35 °C. La chaleur de Bangkok a ceci de particulier qu'elle est en quelque sorte *graisseuse*, probablement à cause de la pollution ; on est toujours surpris, après un long séjour à l'extérieur, de ne pas se retrouver couvert d'une fine pellicule de résidus industriels. Je mis une trentaine de secondes pour adapter ma respiration. J'essayais de ne pas me faire distancer par l'accompagnatrice thaïe, dont je n'avais pas vu grand-chose, sinon qu'elle paraissait réservée et de bonne éducation – mais beaucoup de Thaïes peuvent produire le même effet. Mon sac à dos me sciait les épaules ; c'était un *Lowe Pro Himalaya Trekking*, le

modèle le plus cher que j'aie pu trouver au Vieux Campeur ; il était garanti à vie. C'était un objet impressionnant, gris acier, avec des mousquetons, des Velcro spéciaux – brevet déposé par la firme – et des fermetures éclair qui pouvaient fonctionner à une température de – 65 °C. Sa contenance était malheureusement très limitée : quelques shorts et tee-shirts, un maillot de bain, des chaussures spéciales permettant de marcher sur les coraux (125 F au Vieux Campeur), une trousse de toilette contenant les médicaments décrits comme indispensables par le *Guide du Routard*, un caméscope JVC HRD-9600 MS avec ses batteries et ses cassettes de rechange, et deux best-sellers américains que j'avais achetés un peu au hasard à l'aéroport.

Le car Nouvelles Frontières était garé une centaine de mètres plus loin. À l'intérieur du puissant véhicule – un Mercedes M-800 64 places – la climatisation était poussée à fond, on avait l'impression de pénétrer dans un congélateur. Je m'installai près d'une fenêtre sur la gauche, au milieu du car ; je distinguais confusément une dizaine d'autres passagers, parmi lesquels mon voisin d'avion. Personne ne vint s'asseoir à mes côtés. J'avais manifestement raté ma première occasion de m'intégrer au groupe ; j'étais également bien parti pour attraper un bon rhume.

Le jour n'était pas encore levé, mais, sur l'autoroute à six voies qui menait au centre de Bangkok, la circulation